OTTAWA Gilles. *Les pensionnats indiens au Québec. Un double regard*

Québec : Éditions Cornac, 2010, 136 p.

Dominique Glasman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4656>

DOI : 10.4000/rfp.4656

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 152-153

ISBN : 978-2-84788-678-8

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Dominique Glasman, « OTTAWA Gilles. *Les pensionnats indiens au Québec. Un double regard* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 189 | octobre-novembre-décembre 2014, mis en ligne le 19 octobre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4656> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4656>

OTTAWA Gilles. *Les pensionnats indiens au Québec. Un double regard*. Québec : Éditions Cornac, 2010, 136 p.

Gilles Ottawa a fait partie de ces nombreux enfants « autochtones » qui ont été scolarisés dans des pensionnats au Québec. Il porte dans ce livre un double regard, celui de l'historien qu'il est devenu, et celui du témoin ayant vécu, de l'intérieur, la réalité de ces pensionnats indiens.

Il commence par rappeler, en remontant dans l'histoire, que, très tôt, c'est-à-dire dès le milieu du ^{xvii}^e siècle, il a été question à la fois de convertir les Amérindiens à la religion chrétienne (catholique ou protestante) et de les acculturer rapidement et totalement. C'est en Colombie britannique qu'apparaît le premier pensionnat indien en 1863 ; ces pensionnats arriveront jusqu'au nombre de 130, entre 1874 et 1996 ; au Québec même, on en comptera 6, et un peu plus tardivement, puisqu'ils existeront seulement de 1934 à 1990. Au total, 150 000 Autochtones auront été envoyés dans ces établissements. L'idée, derrière cette mise en pensionnat, était, selon le surintendant général des Affaires indiennes du Canada, « qu'il n'y ait plus un seul Indien au Canada qui n'ait été absorbé par notre politique, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'Indiens et plus de problème indien... » C'est dans cet esprit d'acculturation forcée, que l'on pourrait qualifier d'ethnocide, que sont créés les pensionnats du Québec.

Très jeunes, parfois dès l'âge de 5 ans, les petits Autochtones, venant de toutes les régions du Québec, étaient retirés de leurs familles et envoyés dans des pensionnats où on les regroupait, garçons comme filles, selon trois groupes d'âge (6-9 ans, 10-13 ans, 14-18 ans) ; de ce fait, les enfants d'une même fratrie ne se retrouvaient guère, ce qui perturbait fortement des enfants dont la culture donne une grande importance au noyau familial. Les relations avec leur famille étaient rares, et même les fêtes se déroulaient loin des parents.

Le personnel enseignant, jusqu'à 1960, moment de la dissociation de l'Église et de l'État, était essentiellement composé de religieux et de religieuses. Une bonne part n'avait reçu aucune formation à l'enseignement. Les disciplines scolaires correspondaient à celles enseignées dans les écoles du Canada : français, anglais, histoire du Canada et du monde, géographie, mathématiques, sciences et catéchisme. Avec quelques apprentissages différents pour garçons et filles : aux premiers la sylviculture ou l'agriculture, aux secondes la tenue d'une maison. Un règlement strict encadrait l'existence quotidienne dans cet espace où

les élèves étaient appelés à « muter » : dès l'entrée, cette nécessité leur était signifiée, ils revêtaient un uniforme, spécifique par tranche d'âge, et leurs effets personnels étaient confisqués jusqu'à la sortie en fin d'année. Chacun recevait un numéro. Depuis la vêtue jusqu'au respect du silence, la composition des repas, l'encouragement parfois à la compétition entre élèves, ce sont d'innombrables aspects de la vie quotidienne qui, outre l'enseignement académique et le catéchisme, étaient organisés pour arracher les enfants et adolescents autochtones à leur culture. Au final, « certains jeunes ont su s'adapter aux contraintes qui leur étaient imposées [...], jouant avec leurs doubles références culturelles [...]. D'autres se sont sentis si libres (à leur sortie des pensionnats) qu'ils se sont opposés à toutes les règles établies et ont pris leurs distances avec les règles des Blancs comme avec celles des Amérindiens » ; on pourrait dire qu'ils se sont affranchis de règles qui n'étaient pas les leurs comme de celles qui n'étaient plus les leurs. Toute une partie de ces jeunes n'étaient, à la fin de leur parcours en pensionnat, ni Blancs, ni Amérindiens. Tout avait été fait pour tuer en eux la culture indienne, ou la tourner en ridicule, en simple objet de folklore. L'arrachement à leur milieu, l'entreprise systématique de conversion forcée, l'inculcation de nouvelles manières de penser et de faire, tout ce travail qui se voulait éducatif n'a pas réussi à faire d'eux autre chose que des êtres sociaux déracinés.

Gilles Ottawa s'efforce, en fin de parcours, de tirer un bilan, qu'il dit « mitigé », en un chapitre intitulé « Bienfaits et préjudices ». Ce titre fait un peu penser le lecteur français à la loi votée en 2005 en France, popularisée sous le nom « Aspects positifs de la colonisation »¹, et on ne peut s'empêcher dans un premier temps de se demander si, dans ce chapitre, c'est l'historien qui parle ou si c'est l'Autochtone qui, relative exception parmi beaucoup de cas inverses, a pu s'élever jusqu'à devenir chercheur en histoire, et faire suffisamment sien ce qui lui a été transmis pour pouvoir, lui-même, « changer de peau ». Il met au crédit des pensionnats indiens le fait que la plupart des jeunes Autochtones en sont sortis diplômés et instruits (même si l'université ne leur a pas été vraiment ouverte ensuite,

1 Loi française n°2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés, dont l'article 4 dit entre autres : « Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord... »

sauf à renoncer à leur statut d'Indien). Acquisition d'une hygiène de vie, apprentissage d'un métier, appropriation d'un art ou d'un sport au point d'y briller et d'accéder, pour quelques-uns, à une véritable célébrité, sont aussi, selon l'auteur, à mettre à l'actif de ces établissements. En revanche, les enfants ont été, très jeunes, déracinés, éloignés des leurs, victimes de sévices physiques, psychologiques, moraux, au point que certains ont sombré dans un désespoir fatal.

Les pensionnats indiens ont, peu à peu, fermé. Les pensionnats et la vie qu'y ont menée, on pourrait dire qu'y ont subie, les jeunes Autochtones, sont devenus une question publique à mesure que la question de la place des Autochtones dans ce pays est elle-même devenue une affaire de première importance, et a donné lieu à la création de la « Commission de vérité et réconciliation du Canada ». Au point que le Premier ministre canadien, Stephen Harper, a pu déclarer : « Le traitement des enfants dans ces pensionnats est un triste chapitre de notre histoire ». C'est aussi dans cette perspective que semble être écrit ce livre, et dans ce contexte (qui n'a rien à voir avec le contexte français évoqué plus haut) qu'il semble devoir être compris : contribuer à la réconciliation, en ne cachant pas et en acceptant de faire la lumière sur les préjudices individuels et collectifs imposés par ces pensionnats, tout en acceptant aussi d'évoquer « les moments heureux, voire bénéfiques, qu'un certain nombre de pensionnaires ont connus ».

C'est un livre d'apparence inhabituelle, voire étrange : sa présentation (beaucoup de photos), des titres et des sous-titres en gros caractères, très peu de références bibliographiques, un style très simple et plus descriptif que conceptuel, son format, son papier glacé, font davantage penser à un riche catalogue d'exposition qu'à un ouvrage académique. Pourtant, il mérite amplement que l'on dépasse cette première impression, car elle est trompeuse. Il est consistant, très intéressant (et aisé) à lire ; et les photos, dont beaucoup sont, selon l'éditeur, inédites, en disent bien plus sur ces pensionnats indiens que de longs développements. L'auteur s'efforce de distinguer, autant que faire se peut, les souvenirs personnels et l'analyse historique, même si, tout au long du livre, les uns servent l'autre et vice-versa. Autant que l'on puisse en juger, il y parvient assez bien, en sorte que l'on a affaire ici à tout autre chose qu'un récit de vie ou même qu'un témoignage à charge. On pourra retrouver d'ailleurs des analyses allant dans le même sens dans les travaux de M.-P. Bousquet (2012). La même auteure dirige la

publication, toute prochaine, d'un ouvrage collectif sur le même thème, auquel ne participera pas Gilles Ottawa, décédé en 2013.

Dominique Glasman
Université Savoie Mont-Blanc

Bibliographie

BOUSQUET M.-P. (2012). « Êtres libres ou sauvages à civiliser ? L'éducation des jeunes Amérindiens dans les pensionnats indiens au Québec, des années 1950 à 1970 ». *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 14.

PÉRIER Pierre. *Professeurs débutants. Les épreuves de l'enseignement*. Paris : PUF, 2014, 204 p.

L'ouvrage de Pierre Périer traite des expériences vécues par les professeurs débutants dans l'enseignement secondaire à travers le prisme particulier des « épreuves » qu'ils traversent et qu'ils apprennent à surmonter de manière variée. À partir d'une perspective originale, l'auteur propose, en étudiant les débuts dans le métier, de saisir plus globalement les transformations en cours dans l'enseignement secondaire qui, selon lui, se donnent à voir de manière plus « saillante » à ce moment charnière de la carrière. Les professeurs débutants sont ainsi considérés comme des « éclaireurs malgré eux » (p. 2) des nouvelles reconfigurations du métier qui se mettent aujourd'hui en place, non sans tensions, et qui concernent l'ensemble des enseignants.

L'analyse s'appuie sur deux enquêtes dont on peut regretter qu'elles ne soient pas davantage présentées : une enquête par entretiens menée auprès de stagiaires et néotitulaires, une autre par questionnaire réalisée auprès d'enseignants ayant moins de cinq années d'ancienneté. Elle se centre de manière spécifique sur les « épreuves », multifformes, auxquelles sont confrontés les enseignants débutants et qui viennent bousculer leur identité professionnelle. Ces épreuves sont à l'origine de nombreux doutes, tensions, dilemmes, parfois de souffrances. Si l'analyse met le plus souvent l'accent sur les difficultés rencontrées, c'est toutefois sans tomber dans une vision pessimiste ou pathologique de l'exercice du métier. L'analyse est nuancée et